

une journée sans voir cet affreux garçon, je lui ai donné le numéro de la loge et la permission de venir me saluer. Il est arrivé très tard et très ému. Il venait de manquer de tuer Amédée Rolland, son meilleur ami, en faisant des armes avec lui. Il a donc manqué l'exquise comédie : *Il ne faut jurer de rien*, que je vous engage à relire si vous voulez vous faire une idée exacte du blond de mes rêves (Valentin et Hector, c'est la même chose). Emmanuel me dit longtemps avant de sortir : « Je retiens votre bras, c'est le chant du départ, l'heure des adieux ! » J'ai promis... et j'ai eu tort... car il [Callias] a eu un accès de colère folle. Il est parti tout seul, en avant, cherchant à nous perdre, puis nous courant après. Ensuite, il a jeté son cigare tout allumé sur ma robe. S'il avait pu me battre, soyez sûre qu'il l'eût fait... (4).

Nina et Hector se marièrent cette année-là, pour divorcer trois ans plus tard.

Après avoir été Mme de Callias, Mlle Gaillard prit le nom de Nina de Villard. Ce n'est plus en vers qu'on la peignit, mais en prose, et quel que fût le peintre, ses portraits n'étaient ni flattés ni flatteurs. L'un des moins connus est celui que Georges Duval a tracé d'elle dans *Le Quartier Pigalle* :

Mariée jadis avec un artiste, séparée sans qu'on ait jamais su de quel côté étaient les torts, pianiste par goût et par profession quand l'argent manquait, vivant au jour le jour, tantôt avec un poète, tantôt avec un peintre, tantôt avec un musicien, se faisant la muse de tous ceux qui lui tombaient sous la patte et les trois quarts du temps payant pour eux lorsqu'ils ne crevaient pas la faim ensemble, Mina de Villars était devenue le centre d'une société bizarre, recrutée parmi les phénomènes du *Chat Noir*, de la *Nouvelle Athènes*, du *Rat Mort* et de la brasserie des Martyrs. Cette petite femme, haute comme une des bottes de Lapallu, ronde comme une boule, très brune avec de grands yeux noirs, étalant les restes d'une opulence exagérée, mais laissant encore deviner une beauté passée, avait un diable au corps qui amusait, au point qu'à côté des phénomènes on a vu défiler chez elle de réels artistes comme Catulle Mendès, Richepin, Villiers de l'Isle-Adam, de futurs politiques comme Tony Revillon. Elle ouvrait sa maison à deux battants et l'on s'y précipitait, élisant domicile partout, dans le salon, les chambres à coucher, le cabinet de toilette, voire les escaliers. Au milieu du jardin était dressée une table chargée de charcuterie, de viandes froides, de bouteilles de vin et de bière, le tout passant avec rapidité dans les estomacs affligés d'une faim pantagruelique. Elle en imposait aux humbles par le luxe de son invariable toilette, composée d'une robe de velours noir et d'une ceinture d'or ornée de diamants dont le plus petit aurait valu des centaines de mille francs, s'il n'avait pas été visiblement taillé dans un bouchon de carafe. Ils lui trouvaient des airs de souveraine. Les gens de goût auraient plutôt dit : « de tireuse de cartes ».

Si jamais Emmanuel des Essarts se rendit rue des Moines, quel creve-cœur ce dut être pour lui de retrouver métamorphosée ainsi sa brune aux yeux d'aquarelle! — AURIANT.

### §

**Autographes romantiques.** — Les collections d'Adolphe Jullien, décédé le 30 août dernier à Chaintréauville, près de Ne-

(4) Mme Manoel de Grandfort : *Lettres de Nina de Villard*; *Revue de Paris et de Saint-Petersbourg*, octobre 1888.

mours (Seine-et-Marne), ont été dispersées ces temps derniers à l'hôtel Drouot.

Musicographe éminent, historien du théâtre au XVIII<sup>e</sup> siècle, non moins que de Berlioz et de Wagner, Ad. Jullien fut, de 1893 à 1927, critique musical du *Journal des Débats*. Né à Paris, le 1<sup>er</sup> juin 1845, dans le vieil hôtel du Marais, où il passa toute sa vie, il était le fils du philologue Bernard Jullien (1798-1881) et le filleul de l'éditeur Renduel, dont Henri Bachelin a parlé ici même, il y a deux ou trois ans.

Outre la collection de toutes les éditions originales publiées par son parrain, qui les lui avait données ou léguées, — au nombre de cent trente-sept, et dont plusieurs sont sur des papiers de Chine, sur vélin blanc, vert, rose, etc., — Ad. Jullien avait conservé une importante série de lettres adressées à leur éditeur par Victor Hugo, Théophile Gautier, Sainte-Beuve, Nodier, Lamennais, Pétrus Borel, etc., et aussi des traités relatifs à leurs ouvrages, le tout daté de 1831 à 1840.

On y trouvait des lettres de Gautier priant Renduel de ne pas laisser « mourir sans confession et surtout sans argent les auteurs des *Confessions galantes de deux gentilshommes périgourdiens* (en collaboration avec Gérard de Nerval), dont le traité allait être signé le 21 juin 1838; de Henri Heine, au sujet de la publication de *l'Allemagne* (1833), dont le peu de succès — 500 exemplaires ne s'étaient pas écoulés en un an — fit réduire de 2.000 à 1.500 francs les droits de l'infortuné auteur.

Victor Hugo, qui figure dans ces papiers avec un dossier relatif au procès du *Roi s'amuse* (1832), Victor Hugo, qui signait des traités de courte durée (un an, deux ans), touchait 6.000 francs pour les *Feuilles d'automne* (1831), 4.000 pour *le Roi s'amuse*, autant pour *Marie Tudor*, — dont le premier titre était *Marie d'Angleterre ou Souvent femme varie*, — et pour *Lucrèce Borgia*; 13.000 pour la réimpression des *Odes et Ballades*, des *Orientales*, des *Feuilles d'automne*, plus un « nouveau volume de poésies » (les *Chants du Crépuscule*); 60.000 en 1835 pour la réimpression de *Notre-Dame de Paris* et de ses drames; 11.000 en 1837 pour la réimpression des poésies et l'édition originale des *Voix intérieures*, etc., etc...

Lamennais, moins heureux, car Renduel ne croyait évidemment pas à son succès, imprimait à ses frais ses *Paroles d'un croyant*, qui furent tirées d'abord à 1.500 ou 2.000; mais le succès en fut tel que Renduel, qui ne touchait que « 20 % et les 13<sup>es</sup> d'usage », voulut acquérir d'autres ouvrages du solitaire de La Chesnais; il lui proposa même de fonder une revue avec lui comme rédacteur principal. Lamennais refusa, mais « ce serait autre chose, écrit-il

le 25 janvier 1835, s'il s'agissait d'un journal quotidien. On pourrait avec celui-ci exercer une action puissante. Je me consacrerai avec zèle et tout entier à une œuvre semblable, parce que j'y verrais un grand résultat, un moyen plus sûr que tout autre de servir mon pays et l'humanité ».

Un contrat, du 29 juin 1830, signé Sainte-Beuve, et une lettre d'Ulrich Guttinguer du 25 octobre 1836, ont trait à un roman, *Arthur*, ébauché par Sainte-Beuve et Ulrich, et finalement publié par le second en 1837. « C'était un de ces romans de loisir, et que la Restauration pouvait seule encadrer », dit le critique dans ses *Portraits contemporains*. Les journées de Juillet étaient venues pour toujours interrompre la collaboration. *Arthur*, en deux volumes, devait rapporter 2.000 francs aux auteurs, pour 1.200 exemplaires, et 1.000 francs pour chaque édition suivante, tirée également à 1.200. Quant à Pétrus Borel, pour la vente de « contes immoraux », *Champavert*, *le lycanthrope*, tirés à 800, il se contentait de 400 francs, payables par fractions. — J. G. P.

## §

**Le chien Citron.** — Sous ce titre, s'institua naguère, au *Mercur de France*, une rubrique où l'on s'efforça, vainement, d'établir (*Mercur*, 16 février et 1<sup>er</sup> août 1919; 1<sup>er</sup> juin, 15 juin, 1<sup>er</sup> juillet 1922, 1<sup>er</sup> mai 1927), d'où vient l'emploi du mot Citron appliqué à des chiens du xvi<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle, les exemples les plus célèbres se trouvant dans le sonnet d'Agrippa d'Aubigné (*Sire, votre Citron qui couchait autrefois — Sur votre lit sacré, couche ores sur la dure...*), dans *Le Pays (Amitiés, amours, amourettes)*, dans Racine (*Les Plaideurs*), dans Saint-Simon (année 1705), dans l'abbé Desfontaines (*Dictionnaire néologique à l'usage des beaux esprits du siècle*, 1748), etc.

Tant sur la couleur de ces différents chiens Citron que sur leur rôle historique, de nombreux articles furent rédigés par des historiens, des poètes et des chroniqueurs, notamment MM. Jean Bonnerot, Georges Montorgueil, Fagus, Gaston Esnault et Georges de La Fouchardière.

Toutefois, jamais, jusqu'ici, on n'avait mis en doute l'attribution du sonnet qui figure au nom d'Agrippa d'Aubigné dans les Anthologies ou les Morceaux choisis des écrivains du xvi<sup>e</sup> siècle, — entre autres le recueil d'Auguste Brachet. Jamais non plus il n'avait été dit que ce sonnet visait non Henri IV, mais Henri III.

C'est pourtant ce que vient d'affirmer Mme Michèle Saro, dans un récit publié par le *Journal de la Femme*, le 8 juillet dernier.

Alors qu'on lit dans Brachet (Hachette 1875, p. 263) que le Citron